

sur le tombeau, près des couronnes fanées.

Elle se releva, elle fit une seconde fois le signe de la croix et elle s'inclina sur le tombeau de Geneviève en éclatant en sanglots.

Le curé de Parisis l'entraîna vers l'escalier.

— Voyons, madame, du courage, il ne faut pas trop pleurer les morts.

Quand Violette se retrouva dans le parc, elle se sentit mieux. Elle remercia le curé et lui dit :

— Je n'aurai plus peur.

IX

Le jeu de la mort

Violette ne pouvait fuir l'obsession d'Octave, elle le voyait la nuit, elle le voyait le jour.

Par un soleil resplendissant, elle traversa la salle d'armes qui s'ouvrait sur le parc par une porte formée d'une glace sans tain roulant sur un petit chemin de fer.

Comme elle essayait de l'ouvrir, elle vit se jouer dans la lumière, sur un sombre massif, la figure du duc de Parisis. Elle tressaillit et recula d'un pas. C'était bien lui. C'était si bien lui qu'elle reconnut dans son sein la marque d'une balle. La nuit elle se fût enfuie, mais

par ce beau soleil le moyen de ne pas être brave !

C'était lui, toujours lui, des pieds à la tête, avec sa désinvolture et son sourire. Il était là vivant, il regardait Violette qui ne comprenait rien à cette vision.

Ce n'est sans doute qu'une vision, dit-elle soudainement émue, puisque la figure paraît diaphane.

Tout le monde a observé les jeux étranges de la réverbération, par-delà une glace sans tain. Violette finit par s'apercevoir qu'elle se voyait elle-même devant Octave.

Cette fois elle fut glacée de terreur. Puisque la glace sans tain réfléchissait sa figure, c'est que la figure d'Octave était derrière elle.

Elle n'osait se retourner, elle se demandait si c'était une supercherie de son imagination. Elle ne pouvait croire que Parisis fût là presque penché au-dessus d'elle. Tout en tremblant, quoiqu'elle eût hâte de savoir la vérité, elle voulait garder son illusion. Depuis la mort d'Octave, hormis dans les rêves, elle ne l'avait jamais vu ainsi.

Elle se retourna et elle faillit se trouver mal.

Octave était là comme il était de l'autre côté de la glace.

Voici l'explication de cette scène toute théâtrale. On avait fait plus d'un portrait du duc de Parisis ; le plus ressemblant était depuis longtemps sacrifié, parce qu'on le trouvait plus grand que nature. On l'avait relégué çà et là, toile sans cadre, destinée à être brûlée. Un jour qu'on tirait au pistolet, Octave s'était imaginé de se prendre lui-même pour but et on avait découpé ce portrait sur une planche. Voilà comment cette silhouette se trouvait dans la salle d'armes, debout, appuyée contre un poteau.

Les portraits seraient bien plus ressemblants s'ils étaient ainsi sans fond et sans cadre. Mais l'art ne serait plus qu'un odieux trompe-l'œil.

Violette avait beau se dire que c'était un portrait, elle s'éloigna toute tremblante en pensant qu'elle n'oserait plus passer par la salle d'armes, même en plein soleil.

Mais la nuit le songe de la veille vint l'obséder encore. Elle voyait dans son tombeau le duc de Parisis qui voulait briser le cou-

vercle pour prendre la bague. Puis il venait à elle et lui disait :

— Ce n'est pas ainsi que tu devais me rendre cette bague, tu devais me la mettre au doigt comme Geneviève a mis la mienne le jour de notre mariage. Depuis que tu l'as posée sur mon cercueil je me sens plus emprisonné encore. Je ne veux pas de cette bague, je te la rapporte.

Et il mettait la bague au doigt de Violette. Et il lui serrait la main avec amour et avec colère.

Elle se réveilla au milieu de la nuit. La comédie du rêve était si réelle qu'elle croyait que le duc de Parisis était là.

— Octave! Octave! ayez pitié de moi!

Elle sentait encore la main douce et terrible qui pressait la sienne.

Quelle ne fut pas sa surprise quand elle s'aperçut que la bague qu'elle avait déposée sur la tombe d'Octave était revenue à son doigt.

X

Que va faire Violette à Paris

Je n'invente pas un mot dans toute cette histoire. Les choses se sont passées ainsi. J'en pourrais prendre à témoin le curé de Parisis, qui n'est ni un esprit faible, ni un esprit fort.

Violette ne se rendormit pas cette nuit-là. Elle alluma la bougie et se mit à lire. Elle avait peur de devenir folle. Elle se demandait s'il était possible que la bague fût à son doigt.

— L'ai-je bien laissée sur le cercueil?

Il lui semblait qu'elle la voyait encore briller près de la couronne fanée.

Violette ne voulut pas attendre quatre jours

dans de pareilles terreurs, elle partit pour Paris en disant aux gens du château qu'elle allait revenir bien vite.

Elle se fit conduire chez mademoiselle de Saint-Réal. Quoique ce fût sur le soir elle la trouva tout endormie encore.

— Comment, lui dit-elle, c'est pour dormir que vous restez à Paris?

Elles s'embrassèrent comme deux sœurs, que dis-je! comme deux amies.

— Oh! dit Bérangère, le jour j'ai le temps de tout faire, même de dormir, mais la nuit ne m'appartient pas. Voilà pourquoi je ne suis pas allée courrier par courrier au château de Paris.

— Vous avez donc vendu votre âme au diable pendant la nuit?

— Oui, ma chère Violette. Pourquoi vous cacher que je suis en train de me damner?

— C'était déjà fait.

— Eh bien, oui; mais voilà ce que le péché a de beau, c'est qu'on a beau avoir péché beaucoup, on a toujours les mêmes émotions quand on pêche si on est une fille bien née, comme vous et comme moi. Je ne comprends

pas celles qui disent : « Les horreurs du péché; » moi je dis : « les délices du péché. »

Violette sourit tristement.

— Ne dites donc pas cela, ma chère amie, vous avez la fatuité du vice, mais au fond vous n'avez que les nuages de l'amour. Vous êtes née romanesque comme moi, voilà tout, vous donnez à tête perdue dans les joies du carnaval, mais sans vous laisser prendre.

— Sans me laisser prendre!

Mademoiselle de Saint-Réal joua des doigts comme si elle montrait des oiseaux qui s'envolent.

— Je sais, reprit-elle, qu'on ne me garde pas. Mais il est bien question de cela! Parlez-moi de cette pauvre duchesse, parlez-moi de Santa-Cruz, parlez-moi de vous-même.

Violette mit les points sur les I à toute cette étrange histoire de la mort des deux amoureux qu'on avait enfin retrouvés dans les bras l'un de l'autre, comme Francesca di Rimini et Paolo Malatesta.

Quoique mademoiselle de Saint-Réal aimât beaucoup la duchesse, elle ne put s'empêcher de montrer l'inquiétude d'une héritière.

On sait qu'elle devait avoir vingt-cinq mille francs de rente. Elle demanda à Violette si la succession était ouverte.

— Je le crois, lui répondit son amie, car je sais que Monjoyeux, qui est l'homme du monde le plus désintéressé, a été appelé à Milan pour s'arranger avec le duc. Vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles.

— C'est triste, le cœur humain, dit Bérangère, mais si les morts ne laissent rien, on se consolera bien moins de les perdre. Je ne dis pas cela pour vous, qui ne vous consolerez jamais d'avoir perdu Paris, quoique vous soyez son héritière.

Violette sourit tristement :

— Jusqu'aujourd'hui je n'ai pas fait acte d'héritière, à part ma dernière visite au château de Paris. Et cela ne m'a pas réussi.

Violette raconta toutes ses frayeurs; elle supplia mademoiselle de Saint-Réal de retourner tout de suite avec elle.

— Je le veux bien, mais à une condition, c'est que vous viendrez demain avec moi au bal de l'Opéra. Cela vous changera : tous vos papillons noirs vont s'envoler.

Violette qui, on s'en souvient, avait pendant toute une saison couru toutes les fêtes parisiennes, ne connaissait pas le bal de l'Opéra. Quoiqu'elle ne fût pas bien curieuse de ce spectacle, elle ne fit pas de façon pour promettre à son amie qu'elle irait avec elle.

On passa toute une heure à parler du passé, à rappeler tout le charme et tout l'esprit de la duchesse de Montefalcon, à regretter cette femme si héroïque dans son amour et dans sa vertu.

— Elle m'avait consolée de Geneviève, dit Violette en embrassant Bérangère. Il faut que vous me consoliez d'elle-même.

Elle demanda si on avait beaucoup parlé du drame du lac Majeur :

— Ne connaissez-vous donc pas Paris, ma chère Violette ? Il n'y a que les passions au vin bleu qui y fassent vraiment du bruit. Tout ce qui se passe sur la terre étrangère n'arrive ici que comme un écho lointain et affaibli. Paris était le roi de Paris : on a à peine parlé toute une journée de la catastrophe d'Ems. Santa-Cruz et la duchesse de Montefalcone avaient éveillé toutes les curiosités : croyez-

vous qu'on a admiré ici cette grande action de Bianca qui n'a voulu se donner à l'amour qu'en se donnant à la mort ? On en a ri ; il n'y a plus rien de sacré pour le boulevard. Voilà pourquoi, ma chère amie, je n'ai nul souci de ma vertu, voilà pourquoi je vais ce soir au bal de l'Opéra.

— Vous avez peut-être raison, murmura Violette.

— Voyez-vous, le flot de Paris c'est le Styx. L'oubli ! l'oubli ! l'oubli ! Ceux qui vivent pour le lendemain sont des fous, ceux qui vivent au jour le jour sont des sages. Je me trompe, les sages sont ceux qui vivent la nuit.

— Tudieu ! ma belle, vous avez encore des opinions plus avancés qu'à mon départ.

On avait déjeuné, il était cinq heures, on vint avertir mademoiselle de Saint-Réal que son coupé l'attendait.

— Allons au Bois, dit-elle gaiement.

— Jamais ! répondit Violette, qui avait toujours peur de se montrer.

— Allons, allons ! je vous donnerai un double voile, vous aurez un double succès, car on n'aura d'yeux que pour vous. Tout le

monde voudra savoir quelle est cette femme qui se cache à côté de moi.

Violette obéit avec bonne grâce.

Au Bois elle reconnut bien des figures, le prince Rio entre autres, qui la reconnut elle-même. Il vint causer à la portière du coupé.

Il lui conseilla de ne plus voyager et de jeter une bonne fois pour toutes son deuil aux orties.

Violette se laissait prendre sans le vouloir à la gaieté parisienne. Elle ne pouvait s'expliquer cette variabilité de l'âme accessible à tous les désespoirs et à toutes les consolations. Elle se demanda sérieusement si le cœur humain n'était pas soumis comme le corps aux changements de température. A Paris, elle vivait la veille dans un tombeau, au bord du Lac elle vivait dans un rayon.

Le prince Rio, en disant adieu à Bérangère, lui dit de se défier de lord Sommerson.

— Quoi ! lord Sommerson est à Paris ? Je le croyais parti pour la Suède.

— Oui, mais il s'est arrêté en chemin.

— Est-ce que vous le connaissez ? demanda Violette à son amie.

— C'est encore un irrésistible comme Parisis, le prince Rio, Santa-Cruz et quelques autres. Mais je m'amuse à le faire poser. Vous le verrez ce soir, car il viendra dans ma loge.

— Je l'ai déjà vu.

— Où donc ?

— A Venise, où il n'a fait que passer. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à Parisis ?

— Peut-être, mais je n'ai jamais bien vu le duc de Parisis. Ce qui est certain, c'est que lord Sommerson est un irrésistible.

— Moi je n'ai pas peur des irrésistibles.

— Il ne faut jamais jurer de rien devant son cœur.

XI

La maison de Socrate

Violette était décidée, à Venise, à habiter l'hôtel Parisis à son retour à Paris, mais comme elle n'y venait que pour trois ou quatre jours, elle descendit au Grand-Hôtel.

D'ailleurs elle n'avait pas encore été mise en possession de la fortune du duc et de la duchesse de Parisis.

Dans toute belle succession il y a les héritiers naturels et les héritiers surnaturels. Le premier héritier surnaturel c'est l'État, qui ne prend que des deux mains; l'État, un pauvre s'il en fût. Après l'État ce sont les gens de loi, des corbeaux croassant sur l'héritage;